

“Néo-humboldtisme” : histoire d’un métaterme

Lia FORMIGARI
Univ. de Rome La Sapienza

Résumé. Par l'effet conjoint de contingences géo-politiques et de raisons épistémologiques, à partir des années 1990 la relativité linguistique a retrouvée une actualité qu'elle semblait avoir perdue sous l'action de la diffusion du structuralisme d'abord et du générativisme ensuite. Cet article se propose comme une rétrospection sur le “néo-humboldtisme”, un terme qui recouvre un agglomérat de théories gravitant autour de la notion de relativité. Après avoir précisé les deux notions, apparentées mais différentes, de relativité et déterminisme (§ 1) ainsi que leurs motivations rhétoriques et théoriques (§§ 2-3), il reconstruit les racines idéalistes de la théorie (§ 5) et en décrit les développements au XXe siècle, dans deux directions diverses, chez Weisgerber (§ 6) et Whorf (§ 7). Il donne enfin (§ 8) quelques exemples de l'approche néo-cognitive de la notion de relativité, où deux aspects essentiels de l'approche idéaliste sont remis en question : l'identification entre pensée et langage et la correspondance entre l'appartenance typologique de la langue et le caractère ethno-territorial des locuteurs.

Mots-clés: approche néo-cognitive ; déterminisme ; Humboldt ; identité ; langage ; langue ; néo-humboldtisme ; relativité ; Weisgerber ; Whorf.

1. PREMISSES

Après quelques décennies pendant lesquelles les recherches linguistiques se sont concentrées surtout sur les conditions universelles – biologiques et/ou structurelles – des langues, on ne peut manquer d'être frappé par la saveur un peu rétro de l'appareil épistémologique qui accompagne la renaissance des particularismes linguistiques en Europe. Le néo-humboldtisme semble en effet solidement installé dans la rhétorique politique de certains pays d'Europe de l'Est (Seriot 2005; Gebert 2006; Sériot 2008; Sériot et al. 2008), où il campe avec une série d'anciens stéréotypes, comme ceux sur la «personnalité linguistique» de tel ou tel peuple, donnant lieu à des mots d'ordre obsolètes comme la défense de la langue et l'affirmation de sa pureté comme valeur positive.

On reconnaît en outre des prémisses de saveur relativiste sous les politiques culturelles qui visent à dépasser le *multiculturalisme* des sociétés actuelles pour promouvoir la construction d'un *interculturalisme*. Si l'on examine des documents institutionnels européens importants, comme la *Charte européenne du plurilinguisme* (2009), ou le rapport Maalouf (2008), on retrouve in extenso ou sous-jacent, ce présupposé de la langue comme génératrice, ou du moins comme véhicule, de représentations du monde.

C'est parfois en relation avec ces contingences politiques, parfois pour des raisons épistémologiques (la recherche d'un point d'équilibre entre l'étude des structures universelles de la compétence linguistique et l'étude du rapport entre les langues et le monde représentatif des locuteurs), qu'à partir des années 1990 la relativité linguistique a retrouvé une actualité qu'elle semblait avoir perdue sous la double action de la diffusion du structuralisme d'abord, puis du générativisme.

Il vaut donc peut-être la peine de faire une rétrospection sur le «néo-humboldtisme», un métaterme comme le définit P. Sériot (2008, p. 4) qui, plus qu'une position unique, exprime un ensemble de positions aptes à donner lieu à des usages de teneur et de finalité fort diversifiées. Il faudra donc en préliminaire opérer quelques distinctions à l'intérieur de cet agglomérat de théories gravitant autour de la notion de relativité linguistique.

2. RELATIVITE ET DETERMINISME

Une première distinction s'impose du fait que, même si elles découlent d'une thèse commune – l'effet cognitif différentiel accompagnant l'usage de chacune des langues naturelles –, les diverses théories vont d'une formulation souple selon laquelle les langues reflètent plus ou moins l'esprit des locuteurs, à une vision plus radicale selon laquelle les langues sont –

pour reprendre un terme cher aux romantiques – l'*émanation* nécessaire de l'âme des locuteurs, pour en venir à une conception plus drastique encore : les langues détermineraient l'esprit des locuteurs, c'est-à-dire leur mode de perception et de catégorisation de l'expérience, en somme leur *vision du monde*.

La différence entre les deux premières formulations et la troisième apparaît en première instance comme une question de degré. Une certaine correspondance entre le langage et les dispositifs représentationnels du sujet est évidente et constitue la base de toute analyse sociolinguistique. La langue est sous divers aspects en lien étroit avec l'identité personnelle (cf. Joseph, 2004). On peut sans doute penser que l'enfant, lorsqu'il apprend le lexique de son groupe familial et social, apprend aussi à catégoriser d'une certaine façon les objets du monde qui l'entoure, et que cette catégorisation demeure dans une large mesure en vigueur chez l'adulte comme base aisément disponible donnant naissance aux représentations des choses et à leur synthèse sous forme de symboles. Et pourtant, ces observations relevant de la simple évidence sont sujettes à des radicalisations qui vont jusqu'à attribuer au langage une sorte de pouvoir coercitif : tel est le cas dans les diverses versions du *déterminisme* linguistique.

La différence ne relève alors pas seulement d'une affaire de degré, mais touche à la substance. Si l'on dit que les langues *reflètent* l'esprit des locuteurs, ou qu'elles en sont une émanation, le *prius* est bien l'esprit des locuteurs. Si l'on dit que les langues déterminent l'esprit des locuteurs, la primauté revient à la langue qui est alors conçue comme essence autonome, comme *forme* qui modèle la pensée, comme condition formelle de la pensée elle-même.

La rhétorique du reflet repose, dans ses versions les plus poussées, sur une combinaison éclectique d'historicisme et de naturalisme. Les locuteurs sont identifiés selon leur ethnie, leur nation, bref selon des hypostases de l'esprit objectif, celui qui se manifeste dans les institutions et les traditions, dans l'ethos de tel ou tel peuple, ethnie ou nation. Ces hypostases deviennent à leur tour autant de principes générateurs de mythes identitaires qui définissent ultérieurement ces ethnies ou nations, éventuellement en opposition à d'autres groupes. Les comportements cognitifs des locuteurs sont alors indiqués comme manifestations d'un caractère inné ou profondément enraciné : «l'âme slave» des populations de l'Europe de l'Est, «l'esprit cartésien» des Français, le caractère passionnel des peuples méditerranéens et ainsi de suite. Les versions populistes et romantiques de cette conception qui se sont répétées à partir du début du XIXe siècle, semblent jouir actuellement d'une recrudescence de popularité.

La théorie de la «détermination» linguistique de la pensée implique en outre une option théorique implicite ou explicite qui ne laisse aucun espace intermédiaire entre les deux formes symboliques, la pensée et la parole : il n'y a de pensée qu'à travers la forme de la langue.

Ainsi serait-il sans doute opportun de réserver le terme de *relativité* à la première des deux théories (là où l'esprit est la condition et la langue

est l'élément conditionné), et d'utiliser le terme de *déterminisme* pour la seconde (là où au contraire la langue est la condition, et l'esprit est l'élément conditionné). Cependant dans l'usage rhétorique de ces théories, ces distinctions sont souvent plus nuancées et les superpositions sont monnaie courante.

3. LES RAISONS RHETORIQUES

Patrick Sériot a bien souligné le *présupposé unanime* qui fait la force de la renaissance néo-humboldtienne (Sériot, 2005). C'est à cela que je me réfère quand je parle d'une *rhétorique* de l'idée de relativité linguistique. Supposer une forme quelconque de lien organique entre une langue et l'esprit de celui qui la parle est une formule rhétorique extrêmement efficace pour la création d'un consensus, et donc d'un esprit communautaire, au sein des groupes sociaux. Si la langue reflète vraiment l'âme des locuteurs ou possède un pouvoir de formation de leur pensée, elle doit alors générer chez ces locuteurs une identité de sentiment et une uniformité de vision. La langue nationale *crée* donc la nation, et pour assurer la réalité de la nation il faut *créer* la langue. En Europe cette création s'est réalisée dans la plupart des cas à travers un travail séculaire de grammaticalisation et de normalisation des idiomes présents sur le territoire. Dans d'autres cas, la langue nationale est la résultante d'opérations d'ingénierie linguistique concentrées sur quelques décennies, comme pour la création de l'hébreu moderne, ou comme pour l'unification puis la séparation des diverses variantes du slave méridional en Europe de l'Est. Le champion de cette rhétorique reste Fichte avec ses *Discours à la nation allemande*. L'apparat théorique est quant à lui interprété au mieux par Humboldt, au point que les formes ré-émergentes successives sont communément regroupées sous la dénomination de néo-humboldtisme.

Aux côtés de cette forme qu'on pourrait qualifier de géopolitique, le relativisme a connu durant le XIXe siècle, une autre version, qu'on pourrait définir comme *théo-politique* car elle suppose une vision théologique de l'histoire universelle, combinée avec l'idée romantique du langage comme entité autonome. La proximité linguistique est alors envisagée comme signe d'une cohésion communautaire originaire : non pas comme un résultat à atteindre, mais comme un état de grâce disparu. C'est à ce second ordre de rhétorique du relativisme que s'inscrit l'idéologie sanscritique d'auteurs comme Friedrich Schlegel, avec une idéalisation du sanscrit comme étant la langue apte à exprimer d'emblée les vérités de la philosophie et de la religion (monothéiste); une langue qui aurait su transmettre à ses dérivées, quoique sous des formes appauvries, sa perfection interne : bref une «langue du paradis» (cf. Olender, 1989). L'autre chantre de cette contre-utopie est Schelling qui, dans ses leçons de *Philosophie de la mythologie*, mettait en relation monolinguisme et monothéisme, attribuant la

diversité linguistique à la naissance du polythéisme et à sa conséquence en terme de division des âmes.

Dans ce cas, il ne s'agit pas de *produire* une cohésion interne mais de *sauvegarder* une identité présumée, que l'on pose comme une sorte d'idéal régressif : c'est la raison pour laquelle j'ai parlé de *contre*-utopie. Cette variante semble avoir épuisé sa force de propulsion au sein de la première génération romantique et dans la rhétorique politique de la Restauration, mais elle constitue un des terrains où l'on doit rechercher les racines profondes des mythes raciaux du vingtième siècle (Römer, 1985).

La première variante, géopolitique, au contraire était l'un des instruments d'hégémonie les plus diffusés au sein des bourgeoisies nationales. Un instrument toujours risqué, car cette même rhétorique pouvait être invoquée par les minorités linguistiques afin de revendiquer la co-officialité de leur propre variante de langue, si ce n'est une forme de sécession.

Contrairement à la variante théo-politique, qui présuppose une vision théologique de l'histoire universelle combinée avec l'idée romantique du langage comme entité autonome, la variante géopolitique se soutient aussi sur des raisons purement instrumentales et connaît alors des applications indépendantes d'une conception essentialiste du langage. Ceci vaut par exemple pour la politique linguistique de la Révolution française, tirant son inspiration de la notion éthico-politique de citoyenneté plus que de théories sur la nature du langage. Cela vaut aussi pour la politique linguistique de l'Etat unitaire dans l'Italie du XIXe siècle, s'inspirant des idées de l'écrivain Alessandro Manzoni, à son tour inspiré par le programme de l'Abbé Grégoire plus que par les philosophies romantiques. Ces deux exemples, français et italien, se rapportent à une idée instrumentale de l'unanimité linguistique comme condition de la communication sociale, une condition déterminante pour la constitution d'une communauté étatique.

4. LES RAISONS THEORIQUES

Ces considérations ont pour but de montrer que le *présupposé unanimiste* peut reposer sur des motivations théoriques différentes. La rhétorique unanimiste ne s'appuie pas nécessairement sur une théorie essentialiste, ontologique, du langage : le langage comme *Wesen*, ou comme cause première qui précède et conditionne les pensées et les comportements humains sans en être conditionné à son tour. Elle peut être motivée par des conceptions instrumentalistes, éventuellement soutenues par la vieille équation entre *génie des langues* et *génie des nations*, ou même par l'ancienne *querelle des langues*, justifications qui tiennent plus de la théorie des climats que d'une conception organique de la nation. Les raisons théoriques qui soutiennent les divers usages rhétoriques peuvent, comme nous l'avons rappelé, aller d'une formulation plus faible, *relativiste*, à une version plus radicale ou *déterministe*. Nous nous occuperons maintenant de cette seconde

formulation, donc de la version «forte» de la théorie, pour tenter entre autres d'y distinguer plusieurs variantes sans se laisser excessivement conditionner par leur air de famille, trop facilement attribuable à un ancêtre commun sous la personne de Wilhelm von Humboldt. C'est justement à travers un examen des différentes raisons théoriques que peuvent émerger des différences essentielles entre les diverses formes.

Il me semble au préalable nécessaire de rappeler une distinction d'un autre ordre : entre une variante lexicale et une variante morphosyntaxique du déterminisme. Selon la première approche – qui recueille ce que Lucy (1997) appelle *domain-centered approaches* – les catégories lexicales découpent diversement le tissu de la réalité, et induisent donc chez les locuteurs des catégorisations prédéterminées à travers lesquelles ceux-ci interpréteront le monde. Cette variante, théoriquement peu raffinée, est fondée sur une conception définitionnelle et «dictionnaire» du signifié et sur une représentation des langues naturelles comme des codes ne laissant aucun espace à la négociation communicative qui est à la base de toute compréhension. C'est cependant cette conception qui est la plus largement représentée dans les études sur le sujet. L'exemple le plus classique, et le plus discuté, mais qui a l'avantage d'avoir été soumis à une expérimentation empirique (Kay, 2001), est celui des catégories de couleur qui instituerait une stricte relation entre les distinctions lexicales et l'expérience perceptuelle des couleurs. D'autres exemples, moins contrôlés mais également très cités, portent sur la richesse de mots en esquimau pour désigner la neige (exemple réfuté par Martin, 1986) et sur les nombreuses dénominations du cheval en arabe (qui remonte à Herder).

La variante morphosyntaxique recueille, quant à elle, ce que Lucy (1997) regroupe sous le nom de *structure-centered approaches*. Plus articulé et raffiné, ce courant soutient que les diverses configurations morphosyntaxiques des diverses langues imposent au locuteur certaines modalités de pensée ou de comportement ou au contraire lui en interdisent l'accès. Cela peut se produire dès le niveau de la perception ou de l'interprétation des données de la perception, ou bien au niveau de l'attention rendant pertinents certains aspects de la réalité par exclusion des autres.

Le pouvoir de conditionnement attribué aux formes grammaticales recèle un problème philosophique complexe, car il interpelle les relations entre catégories grammaticales et catégories métaphysiques. L'exemple le plus connu de cette variante est constitué par l'étude de Whorf sur les configurations temporelles dans la langue hopi, qui selon lui amènerait ses locuteurs à ne pouvoir conceptualiser le temps en tant qu'entité abstraite, contrairement à ce que font les locuteurs de l'*average-European*.

5. LINGUISTIQUE IDENTITAIRE

Donc, au commencement était Humboldt; c'est ce qui semble justifier l'usage du terme *néo-humboldtisme*. Mais on ne manquera pas de se demander s'il s'agit d'une véritable généalogie. Il faut ici rappeler que le relativisme linguistique, plus qu'une «découverte» de Humboldt, est à considérer avant tout comme un *topos* littéraire en circulation depuis la Renaissance, mais ayant connu une forte accélération au cours du XVIII^e siècle. Des «prédécesseurs» de Humboldt ont été reconnus, et l'on cite habituellement les auteurs les plus proches dans l'aire de langue allemande comme Michaelis, Hamann ou Herder.

Mais il me semble important de souligner le fait que, quoique Humboldt ait apporté sans aucun doute des justifications théoriques fortes et originales à l'appui du déterminisme linguistique, il n'en reste pas moins que Humboldt lui-même ne saurait être défini comme déterministe sans quelques distinctions d'importance. En effet la stricte assignation d'appartenance du sujet à une nation ou à une ethnie, avec leurs particularités de langue et de mentalité, est toujours tempérée dans les textes de Humboldt par l'idée que chaque individu n'en appartient pas moins en dernière instance au genre humain dans son ensemble; que l'objectif final de la civilisation et de la culture est une forme éthique universelle; que les progrès de la science et de l'art doivent conduire à des idéaux universellement partagés et donc déliés de toute option nationale. Grâce à la concordance universelle des langues, le genre humain tout entier parle une seule et même langue, quoique chaque individu en parle une qui lui est propre.

Le style dialectique de l'argumentation que Humboldt partage avec les autres représentants de la philosophie classique allemande, lui permet de concilier individualité et universalité et d'affirmer le rapport de détermination réciproque entre la langue et le caractère national. Chaque fois qu'il souligne la particularité d'une langue, Humboldt s'empresse d'expliquer la diversité comme réalisation plus ou moins accomplie et réussie d'une seule et même force universelle, d'un même besoin intérieur, d'une cause interne et universelle (Humboldt 1974 [1836], §3), ou comme action d'un organe universel (§ 20).

Le style argumentatif de Humboldt abonde de concessives : *toutefois, néanmoins, et pourtant...* Que l'on relise le § 22 de l'œuvre citée ci-dessus, où il résume sa recherche et réussit à l'aide de diverses conjonctions de concession à faire cohabiter d'un côté l'universalité de la forme linguistique, la présence d'une unique et même structure dans toutes les langues, et d'autre part la singularité de sens interne qui se manifeste dans les langues particulières, les diverses tendances des différents peuples quant au traitement symbolique de la pensée et leurs différences quant au goût pour la richesse des sons et pour l'harmonie.

Le lecteur moderne pourra trouver évasive cette tendance à la suprême conciliation des contraires. Mais si l'on veut donner à ces textes une lecture plus sobre que ce que leur style même peut suggérer, il semble légitime d'attribuer à l'auteur la simple conviction que derrière la diversité des formes sémantiques et phonétiques des langues il subsisterait une unité substantielle. Il ne fait aucun doute que cet escamotage dialectique permet de créer un contrepoids par rapport au relativisme, et de réaffirmer l'universalisme et le cosmopolitisme qui définissent par ailleurs la théorie politique de Humboldt.

Ce jeu dialectique s'est perdu dans les utilisations postérieures de la métaphore humboldtienne de la langue comme *Zwischenwelt*, comme monde intermédiaire entre l'individu et la sphère de l'objectivité. La suggestion qui a prévalu dérive des nombreuses images qui, dans les textes de Humboldt, représentent la langue comme un réseau qui se serre autour du sujet et l'enveloppe, comme un cercle dont il ne peut sortir que pour passer dans un autre cercle, où il ne se sentira toutefois jamais vraiment "chez soi" car il y aura fatalement transporté sa précédente vision du monde (Humboldt, 1974 [1836] § 9).

Mais toute l'efficacité de ces métaphores n'aurait suffi pour créer la catégorie historiographique du déterminisme «humboldtien» ou «néo-humboldtien», sans l'action conjointe de cette sorte d'historicisme populiste qui s'était désormais intégré dans la culture allemande. Dans ses textes postérieurs aux *Discours à la nation allemande*, Fichte identifiait l'Etat à la Nation et transférait sur l'Etat les traits organiques de teneur supra-individuelle propres à la Nation; ce qui radicalisait ultérieurement le rôle de la langue maternelle, devenue langue d'Etat, dans la réalisation des fins supra-individuelles de la communauté (naturelle, linguistique et étatique).

Un autre document avait par ailleurs contribué à la diffusion de cette idéologie : le «manifeste» du juriste Friedrich Carl von Savigny, *La Vocation de notre temps pour la législation et la jurisprudence* (1814; cf. Savigny 2002). Il y soutenait que le principe identitaire d'une nation, son «caractère», est créé par le lien entre droit, langue, coutumes et constitution politique, autant de phénomènes qui n'ont aucune existence autonome, mais sont reliés pour former une entité singulière : la «conviction du peuple», le «sens commun d'intime nécessité» (*ib.*, p. 65-66).

Dès les origines, la langue, comme le droit, «vit dans la conscience du peuple». Il doit s'agir d'une conscience prélogique vu que, comme l'affirme Savigny, cette *Jugendzeit der Völker*, cette jeunesse des peuples, «est pauvre pour ce qui est des concepts, mais jouit d'une claire conscience de ses propres états et conditions, la ressent et la vit dans toute son caractère entier» (*ib.*, p. 66). De même que le droit, la langue a un rapport organique avec l'essence et le caractère du peuple, un lien qui perdure dans le temps, qui se manifeste sans interruption et qui est sujet dans son développement à cette même nécessité qui avait marqué son début (*ib.*, p. 66-67).

Savigny exprime ici sous une forme beaucoup plus nette que Humboldt les raisons théoriques du déterminisme linguistique. La langue d'un

peuple est l'une des conditions transcendantales de son être. En tant que telle, elle précède le développement de la pensée et en règle la direction et les étapes pour chaque peuple.

L'idéalisme implicite d'une conception transcendantale de la langue ne serait pas accepté par la linguistique scientifique du XIXe siècle. Bien au contraire le psychologisme, à partir de Steintal, réintroduit une claire distinction entre pensée et langage, affirme la possibilité de formes de pensée non verbale, de formes symboliques non linguistiques, et revalorise le rôle d'un appareil catégoriel prélinguistique dont toutes les langues, sous une forme ou une autre de médiation, donnent une représentation grammaticale. Cela n'empêche pas, loin s'en faut, que les usages rhétoriques de l'idée transcendantale de la langue se multiplient, dans la seconde moitié du siècle en particulier, et ce en l'absence de fortes justifications théoriques, et que l'idée devienne une sorte de lieu commun de la propagande et de la pédagogie des nationalismes populistes.

6. L'INCORPORATION OBLIGÉE

C'est seulement dans les années 1930 qu'au sein des théories linguistiques réémerge l'idée de la langue comme entité transcendantale qui conditionne l'expérience des individus, se posant comme *Zwischenwelt* entre le sujet et le monde; et l'idée que cette sphère intermédiaire est déterminée non pas génériquement par les formes du langage mais spécifiquement par les contenus lexicaux et par les formes syntaxiques de la langue maternelle. Les écrits de Leo Weisberger se présentent comme une «*Erneuerung der dynamischen Sprachbetrachtung*», comme une renaissance humboldtienne consacrée par la publication des quatre volumes sur la langue allemande parus entre 1949 et 1954.

Dans les années 1930, Weisberger affirmait le principe selon lequel la forme interne de chaque langue est une force identitaire qui résiste aussi bien à la diversification interne qu'à la variation diachronique. Les variations concernent tout au plus la forme phonique mais laissent inaltéré le contenu linguistique (*Sprachinhalt*), au point que – comme le soutient Weisberger, contre l'opinion de Meillet – même là où il ne reste plus de trace de la parenté phonétique, «des effets de l'homogénéité originelle dans la représentation du monde survivent encore» (1931, p. 601). De plus, Weisberger représente l'apprentissage de la langue maternelle comme un irrésistible processus d'«incorporation» (*Eingliederung*) de l'individu dans la *natürliche Weltanschauung* de sa communauté (*ib.*, p. 604). Une fois avenue cette *Eingliederung*, ce n'est plus l'homme qui pense, mais la langue maternelle qui pense à sa place (1939, p. 121).

La langue est représentée ici comme une entité, violente et mystérieuse, qui s'impose au sujet et se soustrait à l'analyse scientifique (1939, p. 1-7), une force supra-individuelle, une empreinte qui marque les représentations objectives d'une communauté (1939, p. 43-47, 54, 69, *passim*).

Au point que la compréhension réciproque ne se fonde pas sur le renvoi au monde partagé des locuteurs mais sur une identité qui se réalise dans la langue et qui présuppose une totale superposition entre mot et concept (1939, pp. 51 et suiv.). Par ailleurs, cette superposition se réalise plus ou moins complètement chez les particuliers, dans la mesure où ils maîtrisent la langue et selon leur capacité à relier organiquement le son et le contenu des mots (1939, pp. 125-129).

On relève ici une forte continuité avec la thèse d'une adhérence entre la forme de la langue et la forme étatique, telle que l'avaient pressentie Savigny et Fichte et qui sera ensuite renouvelée par le national-socialisme.

7. LE RELATIVISME ETHNO-ANTHROPOLOGIQUE

L'existence d'une continuité entre le relativisme (ou déterminisme) spéculatif de la philosophie classique allemande et le relativisme (ou déterminisme) ethnologique de la première moitié du siècle dernier a fait l'objet de nombreux débats. L'opinion la plus répandue – et aussi la plus plausible – veut que la source primordiale de la théorie de B. L. Whorf remonte à l'expérience ethnologique directe auprès des populations indiennes d'Amérique, plus que de la tradition philosophique académique dont l'écho était certainement parvenu à travers la tradition de Boas, mais qui n'aurait cependant pas joué un rôle déterminant. Les ressemblances qu'on relève entre certaines des positions de Whorf et l'essentialisme de l'école romantique, et qui font qu'on a pu parler dans son cas de néo-humboldtisme, relèverait plutôt d'une parenté idéelle.

Dans son essai (1936 environ) sur les formes de la pensée au sein des communautés primitives, l'appareil catégoriel de la pensée est identifié à l'ensemble des relations régulières entre mots ou morphèmes (p. 67), une structure formelle de nature essentiellement sémantique qui coïncide avec la pensée tout court. Les processus qui président les comportements vocaux sont en effet,

[...] in a state of linkage according to the structure of a particular language, and activations of these processes and linkages in any way, with, without, or aside from laryngeal behavior, in the forefront of consciousness [...] are all linguistic patterning operations, and all entitled to be called thinking. (p. 68)

Il ne s'agit pas toujours de *overt classes* ou de *phenotypes*, c'est-à-dire de catégories morphologiques marquées ou dotées de signifié catégoriel évident (comme par exemple le genre en latin, qui se manifeste immédiatement dans les désinences). Il s'agit quelquefois de *covert classes*, ou de *cryptotypes* (comme par exemple le genre anglais qui ne se traduit pas en *overt behavior* si ce n'est quand cela est requis par des situations discursives particulières). Ce sont ces catégories latentes, qui gouverneraient l'appareil formel des langues. Un exemple nous en est fourni en langue

hopi par les catégories complexes des verbes inchoatifs : leurs formes seraient déterminées (phénotypiquement) selon que ces verbes sont (cryptotypiquement) classifiables comme étant ou non de causalité (pp. 72-73). Les cryptotypes sont des catégories sémantiques submergées (Whorf parle en effet d'un *submerged layer of meaning* : 1937, p. 111), qui ne sont grammaticalement pas marquées comme telles, mais qui conditionnent les catégories grammaticales «classiques», celles qui sont manifestes dans la morphologie de la langue en question. Or le signifié phénotypique,

though ostensibly plain, can really not be completely understood in all its subtlety until the cryptotypes that go with it have been dredged up from their submerged state and their effective meanings to some extent brought into consciousness. Thereupon the different effects produced by the same phenotype with different cryptotypes, and vice versa, result in a more pronounced consciousness and clearer understanding of the phenotype itself. (1937, p. 109)

Il peut donc arriver qu'une langue partage sa morphologie de surface (*overt*) avec les langues indoeuropéennes, mais que cette morphologie soit toutefois activée par une structure cryptotypique qui en rend l'application beaucoup plus complexe. Ainsi en est-il des verbes hopi (Whorf, 1938) : leurs temps, par exemple, semblent correspondre *grosso modo* à ceux de l'anglais, mais leur usage varie radicalement selon qu'ils expriment une constatation, une attente ou une vérité générale.

On a souvent souligné le manque de contrôles empiriques de la théorie de Whorf. En effet, certaines corrélations comme celles entre les habitudes linguistiques et les accidents professionnels (Whorf, 1941a, p. 134-137) mériteraient bien d'autres *tabulae absentiae et praesentiae* avant de pouvoir être considérées comme acquises. Faute de ces preuves, dans ce cas comme dans d'autres, il est légitime de penser que Whorf surevalue l'efficacité cognitive («psychologique» comme il l'appelle) des formes linguistiques. Par exemple, le fait qu'en SAE (*Standard Average European*), contrairement à ce qui se passe en hopi, la numération des objets pluriels dont l'expérience est singulière («dix hommes») n'est pas distincte de la numération des «imaginary plurals» («dix jours»), ne semble pas impliquer en soi que le locuteur SAE perçoive de la même manière (et donc puisse confondre) les deux types de pluriel.

Pour en venir comme Whorf à conclure nettement en faveur d'un pouvoir déterminant de la structure cryptotypique sur la pensée, ne faudrait-il pas tenir compte du pouvoir d'inhibition des formes linguistiques plutôt que de leur pouvoir de persuasion? Par exemple : l'usage du pluriel imaginaire amène probablement les locuteurs SAE à concevoir les dix jours comme une unité, la décade (qui en effet est lexicalisée en tant que telle). Mais cela les empêche-t-il de percevoir les divers jours comme numérables un à un, chose qui serait en revanche accessible aux Hopi parce qu'ils utilisent des nombres cardinaux? *Vice versa*, l'usage des nombres cardinaux empêcherait-il les Hopi de penser, et le cas échéant de lexicaliser, une période de dix jours comme décade?

Whorf semble penser justement à un pouvoir *inhibitoire* de la langue d'usage : il parle d'un «microcosme linguistiquement conditionné» (1941a, p. 147-148) où le locuteur semble enfermé. Dans le partenariat entre langage et culture, affirme-t-il, «la nature du langage est le facteur qui limite une libre flexibilité, qui fige les canaux de développement de la façon la plus autocratique» (*ib.*, p. 156). Ce monde mental qui limite et conditionne l'expérience est formé, comme nous l'avons vu, par la cryptomorphologie de la langue de référence.

La notion de cryptotype est sans doute un bon instrument descriptif (apte par exemple à expliquer des soi-disant irrégularités ou exceptions dans le comportement morphologique des langues, comme la différence entre *count names* et *mass names* : Whorf, 1941a, p. 140 et suiv.). Mais Whorf n'en développe pas les potentialités sur cette voie. Il semble plutôt vouloir s'en servir comme présupposé inconditionné pour justifier la diversité linguistique et les effets cognitifs de différenciation qui en dériveraient, et ce, en suivant une argumentation ressemblant de très près à celle de la dialectique idéaliste. Le système cryptotypique d'une langue semble être une forme interne qui lui appartient de façon spécifique et qui conditionne les systèmes cognitifs des locuteurs. Toute recherche s'arrête à ce seuil comme face à une condition inconditionnée. Tant est que les diverses formes linguistiques ne sont même pas, selon Whorf, réductibles à une idée générale de langage : il avance ainsi l'hypothèse

that there is no such thing as 'Language' (with a capital *L*) at all! The statement that 'thinking is a matter of LANGUAGE' is an incorrect generalization of the more nearly correct idea that 'thinking is a matter of different tongues'. The different tongues are the real phenomena and may generalize down not to any such universal as 'Language...'. (Whorf, 1941b, p. 239)

La théorie des cryptotypes est l'aspect le plus subtil, le plus radical et le plus problématique de la théorie de Whorf. Lui-même, comme nous l'avons évoqué, ne la développe pas ultérieurement: après les deux essais de 1936-37, cette thématique semble mise de côté. Dans ses textes plus tardifs, Whorf continue certes à attribuer à la structure grammaticale un pouvoir formatif sur le sens commun comme sur la science (cf. 1940, p. 221); mais ce pouvoir est alors décrit en termes moins forts. Plus qu'un pouvoir de coercition c'est un pouvoir de persuasion qui oriente les locuteurs vers divers types d'observation et vers diverses évaluations des données observées. Ce n'est que pour la mentalité ingénue des peuples primitifs que cette action reste coercitive, mais tel n'est pas le cas pour la vision scientifique qui peut en naître grâce à une spécialisation *de ces mêmes conformations grammaticales de base* (*ib.*, p. 221-222), et qui n'en sera donc que très superficiellement touchée.

Il en va de même pour les catégories métaphysiques, si l'on s'en tient aux essais des années 1940. Le temps, l'espace, la matière, etc., dans leur variété interethnique, semblent non pas tant être des structures *a priori*, que résulter des conditions historico-empiriques des locuteurs. Les catégo-

ries de la matière et du temps spatialisé, par exemple, auraient été transmises au SAE par le latin qui les aurait créées grâce au contact avec la pensée abstraite des Grecs, puis les aurait perfectionnées en fonction du développement technologique et scientifique médiéval; tandis que la langue hopi reflèterait la civilisation agricole, l'économie de subsistance et l'isolement de cette population (Whorf, 1941a, p. 156-159). Il y aurait donc une croissance conjointe de la langue et de la culture, toutes deux dépendant des conditions historico-empiriques.

On peut ainsi affirmer que *deux* théories du conditionnement linguistique font surface dans les essais de Whorf : celle qui concerne l'*essence* cryptotypique des langues et celle qui concerne la *formation* des catégories et des représentations mentales des locuteurs. Ces deux théories reposent sur deux interprétations profondément différentes pour ce qui est des rapports entre langue et pensée. La première dit que la pensée est irrésistiblement conditionnée par la structure interne de la langue, une structure latente (*covert*) et cryptotypique. La seconde dit que les diverses conditions historico-empiriques des locuteurs génèrent des représentations métaphysiques différentes qui à leur tour se reflètent dans la pensée verbale. De sorte que nous avons une première interprétation, *déterministe*, des rapports entre langue et pensée où la forme linguistique conditionne complètement la pensée; et une deuxième interprétation, *relativiste*, où la langue est en même temps condition (des conduites cognitives des locuteurs) et conditionnée (par leurs formes de vie) : cette forme relative de conditionnement domine le sens commun ingénu des primitifs, tandis qu'elle «colore» à peine la vision scientifique du monde des peuples civilisés.

8. CONCLUSIONS. IDENTITE ET APPARTENANCE

Distinguer, comme nous venons de le faire, les raisons théoriques des raisons rhétoriques du relativisme permet de mieux déchiffrer le réseau des prises de positions actuelles. La rhétorique du relativisme pratiquée aujourd'hui par diverses nations récentes en Europe de l'Est et par certains mouvements politiques identitaires en Europe occidentale ne semble-t-elle pas en mesure d'élaborer une théorie qui lui soit propre; elle en appelle alors plus ou moins consciemment à des thématiques du relativisme romantique. Mais la relation entre *forma linguae* et *forma mentis* est aujourd'hui un des thèmes de focalisation de la linguistique théorique, et hormis quelques cas – comme celui d'Anna Wierzbicka ou des *pseudosavants* décrits par Sériot (2005) et Sériot *et al.* (2008) – on relève dans ce domaine des mutations qui modifient profondément les présupposés de cette doctrine.

En premier lieu, et contrairement au déterminisme «classique» (humboldtien ou néo-humboldtien), le relativisme néo-cognitif envisage la pensée verbale comme l'une des diverses modalités de la pensée : modalités qui sont certes toutes reliées entre elles, mais ne sont pas co-substantielles, ni même indissolublement solidaires. La pensée ne peut donc

pas se réduire à la pensée verbale : pensée et langage ne sont pas coextensifs. En second lieu, le relativisme néo-cognitif ne pose aucune corrélation entre la nature des langues et les facteurs ethno-territoriaux respectifs : tout lien de ce type est réfuté, souvent d'une manière explicite.

En ce qui concerne le premier point, et si l'on prend comme exemple les recherches de John Lucy (1992, 1997), il est évident que le point de vue de l'anthropologie sociale se focalise sur la pensée habituelle, sur les comportements cognitifs habituels des sujets, et non sur la pensée dans toutes ses modalités réelles et potentielles. De même, Gumperz et Levinson (1996, p. 10) déclarent expressément que les formes de pensée liées au langage ne sont qu'une partie de la pensée elle-même. Mais le meilleur exemple de cet anti-réductionnisme cognitif et d'une description explicite de la pensée verbale comme étant *une* des modalités de la pensée, nous est fourni par les recherches de Dan Slobin avec sa définition d'une forme spécifique de la pensée finalisée à la parole, la *pensée pour la parole* (*thinking for speaking*). Chaque langue met à disposition du locuteur une série limitée d'options pour la représentation grammaticale des caractéristiques des objets et événements. Penser en fonction de la parole, cette modalité spécifique de la pensée, implique le choix de caractéristiques qui s'adaptent à la conceptualisation de l'événement, tout en étant facilement représentables dans le code de cette langue (Slobin, 1987, p. 435).

Cette distinction entre une pensée en général et une pensée verbale ou verbalisée permet d'éviter les généralisations abusives qui surviennent quand on rapporte la description d'un phénomène mental spécifique à la totalité de l'esprit. Grâce à cette distinction, l'incommensurabilité présumée totale et irréductible entre les domaines sémantiques et les systèmes morphologiques des diverses langues est significativement redimensionnée : on peut supposer que les formes de la langue maternelle ont un pouvoir de persuasion mais pas de contrainte absolue. Il est permis de penser que l'enfant apprend à moduler sa pensée selon les formes de sa langue maternelle, mais il n'est pas nécessaire d'en déduire que cela le limite de façon exclusive et irrévocable, car cet apprentissage est médié par d'autres types d'apprentissage et se réalise quand des formes de connaissance non verbales sont désormais suffisamment structurées dans son esprit.

Aussi semble-t-il légitime de penser que chez le sujet adulte, l'intelligence verbale ou verbalisable est le résultat non seulement des formes abstraites de la langue qu'il parle, mais aussi de l'interaction avec les autres formes de représentation de l'expérience. La distinction entre la «pensée pour la parole» et les autres formes de pensée évite l'identification entre représentation verbale et représentation mentale, entre mot et concept, identification qui était inévitable dans le relativisme «classique» et qui naissait de l'identification préliminaire, implicite ou explicite, entre pensée et parole.

Le second point important dans les réflexions actuelles sur le relativisme est l'émancipation de la typologie linguistique vis-à-vis des théories ethno-territoriales : le système d'affinités entre langues ne suit plus les

frontières culturelles et moins encore les frontières nationales. Sur ce point spécifique on trouve aussi chez Slobin des indications explicites : la recherche comparée, écrit-il, exclut toute forme de déterminisme géographique, car elle constate une dissémination de caractéristiques typologiques qui ne coïncide pas avec des aires spécifiques qui s'excluent réciproquement (Slobin, 2003, p. 17).

Gumperz et Levinson (1996, pp. 11-12) déclarent eux aussi que les sujets des pratiques interprétatives éventuellement influencées par la langue ne sont pas des nations, des groupes ethniques ou assimilés, mais plutôt des réseaux de sujets en interaction. Il est clair que la communauté devient ici une notion dynamique, occasionnelle et peu stable, et un même sujet peut appartenir en même temps à des communautés différentes. En d'autres termes, la notion de communauté se dissocie de celle d'appartenance : un même sujet peut appartenir à plein titre à diverses communautés en même temps. Gumperz parle en effet d'une *déconstruction* de la notion de communauté : les réseaux sociaux peuvent former des sub-cultures, des communautés dans les communautés, réunies ou séparées par des frontières linguistiques ou sociales de toute sorte.

La différence par rapport au relativisme «classique» apparaît ici très clairement. Ce dernier, du moins dans ses formes radicales, considérait les schémas et catégories comme autant de contraintes empêchant toute aperception selon d'autres modalités; on considérait alors que l'apprentissage de ces schémas et catégories constituait une implacable *Eingliederung* dont le locuteur ne pourrait se libérer qu'en incorporant une structure différente mais tout aussi coercitive. La perspective néo-cognitive nous invite au contraire à considérer les schémas de lexicalisation et les catégories grammaticales comme de simples options pour la schématisation de l'expérience, comme une série d'automatismes restant cependant toujours révocables, qui nous aident simplement à modaliser l'expérience. L'usage que le locuteur fait des catégories grammaticales de sa propre langue est donc un cas particulier d'usage spontané d'un instrument dont la congruité n'est pas sujette à discussion tant qu'elle fonctionne. Le locuteur d'une langue qui ne possède pas la forme progressive des verbes, par exemple, ne cherchera une solution à ce manque que lorsqu'il devient important pour lui de rendre pertinente la durée de l'action décrite. Selon l'hypothèse de Slobin (1996, p. 91), les catégories grammaticales les plus enracinées dans l'apprentissage seraient même celles qui n'ont pas de correspondance immédiate dans l'expérience perceptive et sensori-motrice (par exemple, la distinction entre l'article défini et indéfini est plus abstraite que la différence entre le singulier et le pluriel des noms, qui trouve une correspondance immédiate dans l'expérience). Ces catégories constitueraient par excellence des distinctions qui ne peuvent être apprises qu'avec la langue : ce ne sont pas des catégories de la pensée en général, mais des catégories de la *pensée pour la parole*.

Réfuter l'identité idéaliste entre pensée et langage a l'avantage, du point de vue théorique, de rendre plus accessible le problème de la concii-

liation, ou mieux de l'intégration, entre l'étude des conditions naturelles des langues (leur enracinement dans les structures biopsychiques des locuteurs) et l'étude historico-empirique (l'étude de ce qu'on appelait autrefois la «vie» des langues). Cela permet aussi d'échapper à la grave impasse théorique où l'on est acculé si l'on postule à la fois l'existence de formes qui conditionnent la pensée en général, mais aussi d'*a priori* dont la souveraineté est limitée et qui ne sont valables que pour la pensée verbale de certains groupes linguistiques et non pour d'autres (les locuteurs du hopi, des langues slaves, etc.). En effet, s'il est plausible de postuler des conditions inconditionnées de type naturel pour la pensée (ou pour le langage), il l'est beaucoup moins d'en postuler pour le cas de formations historico-empiriques comme les langues, où tout au plus on peut supposer l'action d'universels statistiques, de tendances ou habitudes auxquelles on attribuerait difficilement une valeur coercitive incontournable.

Le second avantage d'un renoncement à l'identification idéaliste entre pensée et langage a trait aux enjeux géopolitiques de la question. Cette position permet en effet d'élaborer une notion d'identité plurielle dérivant d'appartenances diverses et d'un certain nombre d'*innere Sprachformen*, non pas essentielles mais occasionnelles, que l'on est en mesure de donner à sa propre pensée. Cette version du relativisme semble plus fertile pour l'interprétation d'un monde où les «langues maternelles» se multiplient de plus en plus dans les usages cognitifs et communicatifs de chaque acteur social.

© Lia Formigari

(trad. de Mathilde Anquetil)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Charte européenne du plurilinguisme*, 2009 : Observatoire européen du plurilinguisme, 2005-2009. <http://www.observatoireplurilinguisme.eu/>
- GEBERT Lucyna, 2006 : «Immagine linguistica del mondo e carattere nazionale della lingua. A proposito di alcune recenti pubblicazioni», *Studi slavistici* III, p. 217-243.
- GUMPERZ J.J. & LEVINSON S.C., eds., 1996 : *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge : Cambridge University Press.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*, éd. et trad. par P. Caussat, Paris : Seuil (*Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, 1836).
- JOSEPH John, 2004 : *Language and Identity. National, Ethnic, Religious*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.

- LUCY John A., 1992 : *Language Diversity and Thought. A Reformulation of the Linguistic Relativity Hypothesis*, Cambridge : Cambridge University Press.
- 1997 : «Linguistic Relativity», *Annual Review of Anthropology*, n° 26, p. 291-312.
- MAALOUF Amin, 2008 : «Un défi salutaire. Comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe. Propositions du Groupe des Intellectuels pour le Dialogue Interculturel Constitué à l'initiative de la Commission Européenne»,
http://ec.europa.eu/education/policies/lang/doc/maalouf/report_fr.pdf
- MARTIN Laura, 1986 : «Eskimo Words for Snow : A Case Study in the Genesis and Decay of an Anthropological Example», *American Anthropologist*, n° 88, p. 418-423.
- OLENDER Maurice, 1989 : *Les langues du Paradis*, Paris : Gallimard.
- RÖMER Ruth, 1985 : *Sprachwissenschaft und Rassenideologie in Deutschland*, Fink: München.
- SAVIGNY Friedrich Carl von, 2002 [1814] : *Vom Beruf unsrer Zeit für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft*, in : *Thibaut und Savigny: Ihre programmatischen Schriften*, hrsg. von Hans Hattenhauer, München : Vahlen, p. 61-127.
- SÉRIOT Patrick, 2008 : «Le déterminisme linguistique en Russie actuelle», in P. Sériot (éd.), *La question du déterminisme en Russie actuelle*, Lyon: ENS LSH, s.p. URL. mise en ligne le 10 décembre 2008 : <http://institut-est-ouest.ens-lsh.fr/spip.php?article156>
- , 2005 : «Oxymore ou malentendu? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, LVII, p. 23-43.
- SÉRIOT Patrick, Elena BULGAKOVA, Andreja ERŽEN, 2008 : «La linguistique populaire et les pseudo-savants», *Pratiques*, n° 139-140, p. 149-162.
- SLOBIN Dan I., 1987 : «Thinking for speaking», *Proceedings of the Thirteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, p. 435-444.
- 1996 : «From 'Thought and Language' to 'Thinking for Speaking'», in J. J. Gumperz & S. C. Levinson (eds.) : *Rethinking Linguistic Relativity*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 70-96.
- 2003 : «Language and Thought on line : Cognitive consequences of Linguistic Relativity», in D. Gentner & S. Goldin-Meadows (eds.), *Language in Mind : Advances in the Study of Language and Thought*, Cambridge, MA : MIT Press, p. 157-192.
- WEISGERBER Leo, 1931 : «Sprache», in A. Vierkandt (hrsg.), *Handwörterbuch der Soziologie*, Stuttgart : F. Enke, p. 592-608.
- 1939 : *Muttersprache und Geistebildung*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht (1^{ère} ed. 1928).
- 1942 : *Die Volkhaften Kräfte der Muttersprache*, Frankfurt a. M. : Diesterweg.

- 1949-1954 : *Von den Kräften der deutschen Sprache*, 4 vols. Düsseldorf : Schwann.
- WHORF Benjamin L., circa 1936 : «A Linguistic Consideration of Thinking in Primitive Communities», in Whorf, 1956, p. 65-86.
- 1937 : «Discussion of Hopi Linguistics», in Whorf, 1956, p. 102-111.
- 1938 : «Some Verbal Categories of Hopi», in Whorf, 1956, p. 112-124.
- 1940 : «Linguistics as an Exact Science», in Whorf, 1956, p. 220-232.
- 1941a : «The Relation of Habitual Thought and Behaviour to Language», in Whorf, 1956, p. 134-159.
- 1941b : «Languages and Logic», in Whorf, 1956, p. 233-245.
- 1956 : *Language, Thought, and Reality*, Cambridge, Mass. : MIT Press & New York-London : Wiley.



Benjamin Lee Whorf (1897-1941)